

Les après-midi

11 MARS
ET 30 SEPTEMBRE
2008

Isabelle Clair,
sociologue



De la place des jeunes filles dans les quartiers populaires

ISABELLE CLAIR

Isabelle Clair présente ici l'enquête qu'elle a menée dans le cadre de sa thèse de doctorat sur les relations amoureuses des jeunes vivant dans des cités d'habitat social de la banlieue parisienne, leur entrée dans la sexualité et la construction de la conjugalité. Seule une partie de ses résultats est exposée pour centrer le propos sur la question de l'attribution des réputations sexuelles des filles dans les quartiers. C'est un moyen d'éclairer toutes les représentations liées à la sexualité qui s'y jouent.

Son travail est focalisé sur les relations hétérosexuées par choix méthodologique car l'homosexualité, en raison de la forte stigmatisation dont elle fait l'objet, et pas seulement dans les cités, nécessite, pour être abordée, une approche de terrain différente. Ce sera le sujet d'une prochaine étude. Le texte qui suit est le croisement des deux interventions d'Isabelle Clair à Profession Banlieue les 11 mars et 30 septembre 2008.

LES FILLES, PERSONNAGES À PART ENTIÈRE DE LA VIE DES CITÉS

Pendant près de trois ans, j'ai interrogé une soixantaine de filles et de garçons âgés de 15 à 20 ans dans quatre cités de la banlieue parisienne¹ (entretiens enregistrés et conversations informelles). Parce que je ne voulais pas être associée à l'institution scolaire, j'ai décidé dans un premier temps d'aller à leur rencontre dans les maisons de quartier. Puis nous nous sommes vus dans différents lieux et d'autres jeunes ont intégré l'enquête par l'intermédiaire de ceux que j'avais initialement rencontrés.

Mon propos était d'essayer d'aller à l'encontre du silence qui sévit dans le discours commun sur les banlieues, tout comme dans les débats scientifiques en sociologie sur les jeunes des milieux populaires.

Il y a d'abord un manque d'intérêt scientifique pour les amours adolescentes, alors que se vit là un moment très important de notre vie, déterminant dans la façon dont notre identité sexuée, sexuelle et notre rapport à la conjugalité va se construire. C'était aussi une façon de rendre les filles visibles, de les réintégrer dans les problématiques liées aux jeunes des milieux populaires – quand on dit « les jeunes », on ne pense en général qu'aux gar-

PROFESSION
BANLIEUE

¹ Par précaution déontologique, l'enquête ne mentionne ni le nom des cités ni le véritable prénom des personnes interrogées.

çons² – et de montrer qu’elles sont des personnages à part entière de la vie de ces cités.

« *N’étudiez pas les pauvres et les sans-pouvoir, tout ce que vous direz sur eux pourra être retenu contre eux.* »

Cette phrase de Laura Nader, une anthropologue américaine, m’a été d’un immense secours quand je réfléchissais au contexte dans lequel s’inscrivait mon travail. Étudier les relations amoureuses, c’est toucher l’intime de chacun, mais aussi aborder ce que l’on appelle en sociologie les rapports sociaux de sexe, le genre, toutes ces questions entre le masculin et le féminin, donc la domination des hommes sur les femmes, phénomène social transversal, mais qui a été particulièrement instrumentalisé dans le processus de stigmatisation des jeunes des cités.

J’ai mené mon enquête de terrain dans un contexte très médiatisé de dénonciation massive des « tournantes », ce qui ne m’a pas toujours facilité la tâche... Faut-il pour autant, parce que la domination masculine a été récupérée pour stigmatiser les jeunes garçons des cités, ne pas en parler et cesser toute étude ? Ce serait injuste à l’égard des filles. En revanche, je sais, je l’ai en permanence à l’esprit, que tout ce que je dirai pourra effectivement être réutilisé contre les garçons et, éventuellement, contre les filles...

² Dans la recherche sociologique des trente dernières années, la majorité des études sur les jeunes de milieux populaires ne porte que sur les garçons.

LES REPRÉSENTATIONS LIÉES À LA MORALITÉ SEXUELLE FÉMININE

Je ne vous parlerai aujourd’hui que d’une partie de mon étude, ce n’est pas la facette la plus rose, c’est-à-dire de ce qui fait difficulté dans les relations entre les filles et les garçons que j’ai rencontrés. Je pense que tout un chacun, directement ou indirectement, est souvent confronté dans sa vie quotidienne à ces problématiques de représentation de la moralité sexuelle féminine.

La mauvaise réputation

En sociologie, c’est ce que l’on appelle un étiquetage. J’ai voulu essayer de comprendre comment se construisent les mauvaises réputations, à partir desquelles on peut éclairer les relations entre filles et garçons.

Dans la vie, il y a des « putes » et des « filles bien ». C’est comme ça dans les quartiers d’habitat social, c’est comme ça partout ailleurs et depuis très longtemps. Qui se retrouve dans la catégorie des « putes » et pourquoi ? Qu’est-ce que cela veut dire du point de vue des filles et du point de vue des garçons ?

Les réputations peuvent d’autant mieux se construire que la cité est comme un village, tout le monde se connaît, on épie ce que fait chacun(e), le contrôle social est permanent. Mais comme on ne peut quand même pas tout connaître, ce que l’on ne sait pas on l’invente, on fabrique des histoires. Ce contexte, différent de celui de la « grande ville » où les relations sont beaucoup plus anonymes, favorise la construction des réputations.

Pour que cela soit possible, il faut un consensus sur ce qui qualifie une « pute », une « fille bien » et sur les représentations qui y sont liées : ce que doit être une fille, ce que doit être un garçon, ce qu’est la sexualité féminine, la sexualité masculine, etc. C’est bien parce qu’il y a globalement une validation collective de ces représentations que les réputations peuvent se construire.

Dans un premier niveau d’analyse, il ressort que le fait que certaines filles transgressent les normes établies serait au fondement de leur mauvaise réputation. Ces filles, on les condamne, c’est un processus social très habituel ; la mauvaise réputation fonctionnant comme un rappel à l’ordre des normes.

Une vision stéréotypée de la sexualité

Parmi les principales normes liées à la sexualité, il y a l’idée que la sexualité masculine est « normale », « naturelle », qu’elle va de soi, alors que la sexualité féminine est nécessairement coupable et doit être retenue.

Un scénario se joue, il n’est pas propre aux cités : les hommes sont débordés par une libido toute naturelle, qui assure, entre autres, la reproduction (un homme non désirant, c’est inquiétant !). Les femmes, elles, ont le devoir social de mettre à distance le désir masculin, de le réguler. C’est ce que l’on attend d’elles, au risque, si elles enfreignent cette règle, d’être étiquetées « filles faciles ». Mais comme les femmes sont des êtres faibles, on le sait bien..., elles ont

besoin, pour accomplir cette tâche sociale qui leur est assignée, d'être encadrées par des hommes.

Ce propos, certes caricatural, ressort cependant en fond dans les entretiens que j'ai menés. Ces normes amènent les jeunes à avoir un discours très polarisé sur ce que doivent être la sexualité masculine, la sexualité féminine, sexualités qui se construiraient de façon nécessairement antagonique.

Kamel, 15 ans: *«L'autre personne (la fille), pour moi, elle ne pense pas la même chose que moi. Parce que nous, les garçons, on pense: on va faire ça avec elle. La fille, elle ne va pas dire à ses copines: je vais faire ça avec lui. Ce n'est pas la même chose; nous on va dire: on est des crevards³, tout le temps en train de parler de ça, des crevards, des crevards! Que elles, elles ne parlent pas de ça. Non, moi, je ne pense pas qu'elles parlent de ça, elles doivent dire: ouais, et tout, je pense sortir avec lui parce que j'ai confiance en lui, na na na, sans plus. Je ne pense pas qu'elles disent... Oui, nous, faire ça avec elles, parce que voilà, en plus, à nos âges, on cherche des trucs. Mais bon, elles, non.»*

Dans cet extrait d'entretien, Kamel dit qu'il n'imagine pas que les filles puissent parler de sexualité (il «hallucinerait» s'il entendait les conversations entre les filles...) et qu'il est normal que les garçons en parlent beaucoup parce que ce sont des «crevards». Ce que l'on voit ici, c'est que dans ces représentations on met sur un même plan ce que sont les gens avec ce qu'ils doivent être socialement: une fille ne doit pas penser à la sexualité, donc on en tire comme règle sociale qu'une fille ne pense pas à la sexualité. De ce fait, toute fille

qui y pense ou en parle sera déviante, pas normale, puisque la normalité c'est de ne pas en parler.

Si Kamel disait que les filles n'ont pas le droit de parler de sexualité, que ce n'est pas bien, nous pourrions en débattre. Mais il ne dit pas ça! Il dit que les filles ne parlent pas de sexualité, que cela ne les intéresse pas, alors que, pour les garçons, c'est extrêmement important. C'est ainsi que se construisent les représentations, puis la transgression et la désignation des coupables. Le coupable n'est pas la personne qui fait quelque chose qu'elle n'a pas le droit de faire, c'est quelqu'un qui n'est pas normal, qui ne suit pas la norme, qui n'est pas dans ce qu'il doit être. En conséquence, les interdits sont très forts. De la même façon que la sexualité des filles est nécessairement coupable et difficile, l'expression des sentiments est compliquée pour les garçons.

Quand je dis à Marvin, 16 ans, qui me parle de sa petite copine: *«Tu n'es pas du genre à le dire toutes les cinq minutes...»*, il répond: *«Non, c'est des bouffons qui disent je t'aime, je t'aime, je t'aime!»* Tout cela fonctionne en binôme, un garçon qui dit «je t'aime» est un bouffon, ce n'est pas un vrai garçon (le spectre de l'homosexualité n'est pas très loin), le vrai garçon c'est le «crevard». On retrouve en permanence, dans les représentations, cette idée qu'il y a la «pute» et la «fille bien», puis le «bouffon» et le «crevard».

Cette normalité de ce que doit être une fille et de ce que doit être un garçon se retrouve constamment et l'on passe très vite à l'étiquetage. Quand je

parle à Kamel de sa copine, qui a déjà eu des relations sexuelles, et que je lui demande si c'est important pour lui, il me dit: *«Non, à la base, elle a 15 ans, elle fait ce qu'elle veut. Tu sais, il y a des filles, elles font même ça avant, elles le font même avec plusieurs. Si elle, elle l'a fait avec un keum et puis voilà, le keum⁴ il s'est foutu de sa gueule et elle, elle est pas taspé⁵, ce n'est pas de sa faute. Mais bon, si c'est elle, voilà, elle veut pareillement et après elle va se faire jeter, ben c'est une teupu⁶.»*

Ce que je trouve intéressant dans les propos de Kamel, en lien avec ce qu'il disait précédemment, c'est qu'une fille qui «veut pareillement», qui exprime un désir sexuel, est une «pute». Une fille qui a des rapports sexuels parce qu'elle est amoureuse, que le garçon souhaite ces rapports et qu'elle lui répond après un certain temps, mettant à distance le corps, c'est envisageable. En revanche, si c'est elle qui dit d'emblée qu'elle veut l'engagement sexuel, alors elle entre dans la catégorie des «putes» parce qu'elle exprime un désir sexuel et sort, par là même, de la norme de ce que doit être une fille, c'est-à-dire ne pas exprimer ce genre de désirs. La fille doit être dans la réponse, ce n'est pas propre aux jeunes de cités. La femme est (c'est-à-dire doit être) dans la réponse, elle est (c'est-à-dire doit être) «passive», elle reçoit et doit mettre en scène le mode opératoire (pas trop vite, pas trop tôt, de telle et telle façon, etc.).

³ Ce terme a plusieurs significations, en l'occurrence il s'agit là de l'homme pénétrant, celui qui «crève».

⁴ Mec.

⁵ Pétasse.

⁶ Pute.

LA CONSTRUCTION DES MAUVAISES RÉPUTATIONS

En fonction de ces normes – c'est le principe de la vie sociale –, on juge, on catégorise. Mais comme l'on ne peut pas tout connaître de la vie intime des filles du quartier, il faut bien trouver des moyens de juger. On s'appuie alors sur des signes extérieurs d'intimité, principalement corporels, à partir desquels seront attribuées ou non les mauvaises réputations : la mobilité géographique, l'activité relationnelle dans l'espace public, l'aspect vestimentaire.

La mobilité géographique et l'activité relationnelle dans l'espace public

«L'âge donne aux femmes cette liberté de circulation qui leur est refusée quand elles sont jeunes. Les jeunes femmes qui circulent beaucoup, trop, en dehors du circuit bien circonscrit de la parenté ou du voisinage immédiat, "traînent" et sont vite classées dans la catégorie des "traînées". Une femme âgée circulant beaucoup échappera à un tel jugement.»

Cette phrase d'une anthropologue française, Yvonne Verdier, qui a travaillé dans les années 1960-1970 sur les femmes d'un village de la Côte-d'Or, nous montre à quel point les problématiques des jeunes, objet de mon enquête, ne sont pas nouvelles et ne leur sont pas propres. Ce qu'elle dit là, je l'ai retrouvé de façon récurrente dans les entretiens : *«Une fille qui bouge, c'est une fille qui cherche.»* L'espace public appartient depuis toujours aux hommes. On admet qu'une fille le fréquente si elle est avec des copines ou, si elle est seule,

parce qu'elle a de bonnes raisons à cela : aller faire des courses, aller à l'école, aller travailler. Selon les représentations communes, une fille qui se déplace sans but, qui «traîne», a forcément un but sexuel.

Karim, 20 ans, me parle de la petite copine d'un copain qui est en prison au moment de l'entretien : *«Samira, elle traîne à la gare toute seule, on sait pas ce qu'elle fait, alors qu'elle n'a pas à être à la gare. Enfin, on ne va pas la surveiller non plus, peut-être qu'elle avait un truc à faire, mais on se demande quoi. Elle a rien à faire, normalement elle travaille au McDo, c'était son jour de repos, elle était à la gare, voilà, on sait pas.»*

On voit bien l'ambivalence de Karim, qui dit qu'elle n'a pas à être surveillée, mais quand même... C'est quelque chose qui est très fort dans l'organisation sociale en général : Karim fait œuvre de bon copain, parce qu'il a été plus ou moins «mandaté» pour surveiller l'activité sexuelle de Samira, puis il fait preuve de masculinité parce qu'on attend les garçons dans ce rôle-là. S'il ne le faisait pas, il serait déconsidéré dans le quartier.

La gare est un lieu qui cristallise beaucoup de fantasmes en lien avec la sexualité féminine (le train phallique, etc.). Pour les garçons que j'ai rencontrés, elle représente un double danger : une fille qui «traîne» dans ce lieu de transit, sans but précis, est forcément une «traînée», elle met à mal sa réputation. Mais aussi, en sortant du quartier, c'est comme si elle les

reniait. Quand déjà on ne jouit pas d'une très bonne réputation à l'échelle de la société, se voir ainsi dévalué par les filles de son propre quartier n'est pas très facile à vivre. Non seulement les filles ne font pas ce qu'il faut pour être de «bonnes filles» mais, en plus, elles dévaluent la marchandise locale (au sens de marché sexuel).

Cela explique que la mobilité des filles soit en permanence contrôlée. On repère qui «traîne» avec qui, qui parle avec qui, etc., on alimente ainsi la machine à rumeurs, le fantasme sur la sexualité des femmes.

L'aspect vestimentaire

Pas de décolletés, pas de bottes pointues, pas de ceci, pas de cela... Les discours des jeunes interviewés sont envahis par des codes... qui évoluent ; ce qui est interdit une année ne l'est pas obligatoirement l'année suivante. En revanche, ce qui ne change pas beaucoup – cela ne vaut pas pour les seuls jeunes des cités –, ce sont les normes qui régissent les interdits vestimentaires, à savoir ce qu'il est admis ou pas de montrer du corps féminin. Avec l'ambivalence suivante : les filles doivent cacher leur corps mais, dans le même temps, parce qu'elles sont aussi des objets de fantasmes sexuels pour les garçons, elles doivent montrer qu'elles sont des filles.

La pire des transgressions semblerait être l'adolescente qui joue à la «dame». Zara, 17 ans, m'explique qu'elle a un grand frère qui cadre, qui donne les interdictions et les autorisations en matière vestimentaire. Il l'autorise à porter des jupes, mais pas avec des bottes : *«Tu te prends pour une dame! Tu peux*

mettre une jupe, mais avec des baskets.» Cette mise en scène du corps féminin, avec les attributs féminins typiques, mais «petite fille», revient souvent dans les entretiens.

Pour une jeune fille entre 15 et 20 ans, afficher une façon de s'habiller «adulte», c'est endosser une sexualité de femme mariée, ce qui est interdit parce qu'elle n'appartient pas à un homme par le contrat du mariage. Alors elle fait des petits arrangements entre ce qu'elle montre et ce qu'elle ne montre pas, sa façon de s'habiller, pour préserver l'idée qu'elle reste bien une «petite fille» et appartient ainsi à la catégorie des «filles bien».

Dans la relation grand frère-petite sœur, que je développerai parce qu'elle est très importante dans la construction de la sexualité des filles que j'ai rencontrées, il y a l'idée que la petite sœur doit rester petite. Le grand frère est grand parce qu'il est grand et il est grand parce que la petite sœur est petite. Ne pas montrer de signes extérieurs de sexualité est une façon pour la fille de conserver le statut d'enfant, et donc de rester à sa place.

La réputation de «pute» ou de «fille bien», nous l'avons vu, a pour origine la transgression de la norme. Pourtant, si l'on étudie ce phénomène plus avant, on s'aperçoit que certaines filles qui transgressent ne sont pas étiquetées comme «putes», contrairement à d'autres qui dérogent pourtant peu à la règle.

Ce fait interroge. La mauvaise réputation vient-elle de ce que l'on fait ou de ce que l'on est? Quand on regarde de plus près comment se font les catégorisations entre «putes» et «filles

bien», il apparaît que le risque d'avoir une mauvaise réputation n'est pas égal pour toutes les filles. Parce qu'elles n'ont pas toutes les mêmes atouts sociaux dans le quartier, ne sont pas de la même force sociale. Certaines filles sont plus dominées que d'autres. Et, là comme ailleurs, plus on est fragile, plus on court le risque d'être victime.

On a une mauvaise réputation d'abord parce que l'on est une fille

Enfin, ce n'est pas porter des bottes ou prendre le train qui fonde une mauvaise réputation – cela aide quand même... – mais avant tout le fait d'appartenir au «mauvais» sexe, c'est-à-dire être une fille. C'est bien lié à un statut social, à ce que l'on est et non pas à ce que l'on fait.

Karim (le jeune homme qui surveillait Samira) est très amoureux d'une fille et veut se marier avec elle. Mais il est inquiet parce qu'elle a une copine qui, selon lui, a une mauvaise influence sur elle. Des rumeurs commencent à circuler à leur sujet et il a peur qu'elle entache sa réputation: «Voilà, ça parle, ça parle sur elles. Les mecs ils disent: elles parlent à personne. C'est vrai, elles parlent à personne et, vu qu'elles parlent à personne, putain, c'est des vraies putes. Elles parlent à personne dans le quartier, elles vont voir ailleurs. Ici, c'est comme ça; dans les quartiers, c'est comme ça.» Je lui dis alors: «Si tu ne parles pas, c'est que...» Il me répond: «Ouais, voilà.» Puis je lui dis: «Et si tu parles?» Il me répond: «Pareil, pareil, et elles vont en dire encore plus. Il suffit qu'elle parle avec un mec cette nana, elle parle avec l'autre, tu vas aller lui parler.»

Que la fille parle ou ne parle pas, peu importe, le problème c'est que c'est une fille. Si elle parle avec les garçons du quartier, ils en déduisent qu'elle est disponible. Si elle ne parle pas avec eux, ils pensent obligatoirement qu'elle parle avec d'autres garçons extérieurs au quartier, et cela leur est insupportable.

Pour sortir de cette situation et s'en défendre, certaines filles se transforment en «bonhommes» en affichant des propriétés typiquement masculines censées les aider à renverser le stigmate de leur nature sexuelle nécessairement suspecte.

Les hommes ont une position dominante sur les femmes dans pratiquement toutes les dimensions de la vie sociale: il y a les hommes en haut et les femmes en dessous. Dans les représentations, l'homme symbolise la franchise, le courage, la force, bref, le «crevard». La femme c'est la fragilité, l'humidité, le mou, etc. Ces notions anthropologiques nous viennent de très loin. Ainsi, une fille qui se masculinise s'élève du «bas» vers le «haut». Mais la figure du «bonhomme» n'est pas reproductible dans le couple parce qu'un vrai couple est, par définition, hétérosexuel et, là, elle doit rester une «vraie» fille.

Si les filles sont dominées par les garçons, les garçons, eux, sont dominés par la domination qui les contraint à être dominants: un garçon, ça ne pleure pas, ça ne se féminise pas, ça a une sexualité nécessairement hétérosexuelle. Pour rester «en haut», il faut prouver que l'on peut y rester. Une fille peut «monter» vers le masculin, un garçon ne peut pas «descendre» vers le féminin (étiquetage homosexuel). Les filles «bonhommes»



sont plutôt respectées parce qu'elles mettent à distance le féminin et toutes les suspicions qui l'accompagnent, notamment celles liées à la sexualité féminine durant la période adolescente.

Aïcha, 15 ans: «*Je n'ai pas une réputation de salope, je suis plutôt le bonhomme, la bonne copine des gars, quoi. Les gars, ils m'aiment bien, ils trouvent que je suis un peu un bonhomme, je suis leur bonne copine. Mais je suis un peu efféminée garçon, je sais faire efféminée quand je vais voir un copain et je sais rester garçon quand je veux me faire respecter.*»

Aïcha met directement en opposition le « bonhomme » (le bon) et la « salope » (la sale), c'est l'éternelle opposition des sexualités. Mais elle est dans un jeu de rôle, elle maîtrise, elle voit bien comment cela fonctionne. Elle sait qu'il y a des moments dans la vie où il faut être une vraie fille – pour avoir un copain, elle sait faire « efféminée garçon » –, en revanche, quand elle prend le RER, elle s'habille en garçon mais avec un savant équilibre (certaines filles portent, par exemple, des créoles aux oreilles pour garder une marque de féminité). Les filles « bonhommes » développent très souvent un discours que l'on qualifie communément de typiquement masculin (culture des rues, etc.), une éthique de la virilité: «*Je te tape plus fort que tu me tapes*», «*Tu baisses les yeux quand je passe, moi je ne baisse pas les yeux.*» Vaincre un garçon à la bagarre, c'est inscrire un trophée à son palmarès, etc. Les postures sont extrêmement codées.

Dans les représentations que l'on se fait des filles des quartiers (surtout de l'autre côté du périphérique), deux figures émergent: il y a la fille soumise – on

ne sait d'ailleurs pas exactement à quelle tradition –, c'est la fille qui baisse la tête. Puis il y a la fille émancipée, qui met du rouge à lèvres, la fille des affiches publicitaires. La fille « bonhomme » sort de l'obligation d'être l'une ou l'autre de ces filles-là, elle a la capacité de résister à l'injonction de culpabilité de la sexualité féminine.

La mauvaise réputation et le rôle des grands frères

Zara me parle d'une de ses copines: «*Nadia aussi elle est supermignonne. En plus, elle, elle a pas de grand frère, donc les garçons ils sont là. Elle, elle a pas de grand frère, elle sera facile, on va la pécho.*»

Dans cet exemple, Nadia est « facile », sexuellement parlant, parce qu'elle n'a pas de grand frère. Parce que les femmes ont le rôle social de mettre à distance les corps masculins, tâche qu'elles ne mènent pas toujours à bien, car ce sont des êtres faibles, nous l'avons vu, il faut qu'elles soient surveillées par un référent masculin: le père, le mari ou le grand frère⁷. Ce dernier (son image a été très galvaudée avec la politique des grands frères) est le dépositaire du contrôle de la sexualité des filles. Parce que c'est un jeune, il connaît bien l'espace public du quartier.

Ben a une petite copine qui a un cousin qui vit chez elle avec la famille. Un jour, alors qu'il se promène avec elle, ils rencontrent le cousin, ce qui n'est pas très bon parce qu'elle n'est pas censée avoir un petit copain. Dans les entretiens, Ben me parlait souvent du cousin, il l'appelait ainsi, or, quand il me raconte cet épisode, il ne parle plus de cousin mais de grand frère.

Pili, 14 ans, n'a pas de grand frère mais elle s'en invente très régulièrement quand elle va à Paris. Quand elle parle avec d'autres garçons, elle se crée ainsi une légitimité et une « pureté sexuelle ». Pour ses 14 ans, son père lui a organisé un anniversaire, tout se passait bien, elle rigolait avec ses copains et ses cousins, mais le père, estimant qu'elle rigolait un peu trop, la rappelle à l'ordre. Elle me dit: «*Il m'a regardée comme un grand frère.*»

Le père est la référence symbolique, c'est très important le regard du père mais, dans la vie quotidienne, le grand frère est la personne référente pour les questions liées à la sexualité féminine. Une fille qui a un grand frère, *a fortiori* s'il a du pouvoir dans le quartier, a peu de chance d'avoir une mauvaise réputation. Le seul fait d'avoir ce grand frère lui assure une image de « pureté sexuelle », quelle que soit sa pratique sexuelle. Il faut certes qu'elle fasse attention, sinon elle met à mal la réputation de son frère, mais ce qui compte c'est qu'elle ait ce grand frère et que le lien soit régulièrement mis en scène dans la vie quotidienne du quartier.

Zara me parle de son grand frère Omar, qui est influent dans le quartier: «*La dernière fois, j'étais à la fête du Teil (surnom de la cité), je parlais juste comme ça; mon frère il est venu et il m'a affichée et devant tout le monde il m'a engueulée et il les a prévenus: vous n'avez pas le droit de toucher à ma petite sœur, ma petite sœur c'est pas une salope!*»

Ces scènes, qui se produisent régulièrement, rappellent à tout le monde que Zara n'est pas une « salope ». C'est Omar qui le

⁷ Ou celui qui fait office de grand frère: le grand frère est plus un rôle que l'incarnation d'un lien biologique.

décrète et cela suffit. Elle s'est déjà mise en danger de mauvaise réputation mais cela a très vite été étouffé parce qu'elle ne peut pas, elle, être une « salope ». Pourtant, elle n'agit pas du tout selon les règles : elle prend le train, elle a simultanément plusieurs petits copains, elle leur ment, elle ment à son frère... Mais elle est discrète, elle fait ce qu'il faut pour ne pas subir les foudres de son frère et pour se garder des marges de liberté.

Ce système peut fonctionner parce que les grands frères eux-mêmes sont sous contrôle – si Omar ne remplit pas son rôle, dans le quartier on va « gazer » sur lui – et parce que la « pureté sexuelle » de la petite sœur est interdépendante de la virilité du grand frère : il a intérêt à instituer très régulièrement cette « pureté sexuelle » parce qu'il conforte en même temps pour lui-même une image de virilité positive. S'il ne le fait pas, sa réputation sera écornée, il deviendra un « bouffon ».

Cependant, tous les frères ne sont pas des grands frères, très souvent il n'y en a qu'un dans la fratrie. Il ressort à la lecture des biographies que les garçons qui jouent le rôle de grands frères sont souvent, mais pas toujours, ceux qui ont le moins de pouvoir dans la société, ceux qui sont les moins intégrés professionnellement, ceux qui n'ont pas d'autres moyens d'expression de leur virilité. Leur pouvoir est limité au quartier. Plus généralement, on peut dire que le contrôle social de la sexualité féminine est exercé le plus souvent par des hommes dont la virilité est atteinte par ailleurs, qui sont eux-mêmes dominés socialement.

Un dominant dominé ce n'est pas la même chose qu'un domi-

nant dominant, les filles le savent bien et parviennent parfois à en jouer. Plus un garçon est dominé socialement, plus il aura tendance à rigidifier la domination qu'il exerce localement, y compris par la violence physique, pour conforter un pouvoir social qu'il souffre de ne pas avoir. Les filles réagissent souvent par le discours : pour des tas de raisons liées à leurs univers de socialisation, elles maîtrisent mieux les différents registres de langage (plus dociles à l'école et donc aussi aux savoirs, plus en charge des interactions avec les administrations, etc.).

Les petites sœurs, jusqu'à un certain point, ont intérêt à ce que le système fonctionne ainsi. Cette situation, certes difficile, leur procure dans le même temps un statut social dans le quartier, il y a de fortes probabilités pour qu'on les considère comme des « filles bien ». Ce ne sont donc pas elles qui vont être le plus dans l'opposition à ce système-là, qui les arrange d'une certaine façon. Et, quand des garçons viennent les « embêter », elles ne sont pas les dernières à aller chercher le grand frère pour rétablir l'ordre.

Tous ces éléments sont complexes et s'enchevêtrent les uns aux autres. Sans en faire une généralité absolue, on peut quand même dire que le contexte est celui-là.

La mauvaise réputation et l'appartenance communautaire

L'enquête sur ce terrain a été difficile, tout d'abord parce que les critères d'appartenance à une communauté sont flous. On considère qu'une personne appartient à telle communauté

en fonction de ce que l'on sait/voit d'elle. Les jeunes, cela ne leur est pas propre, ont parfois des catégorisations très subjectives. Citons l'exemple de Zara, d'origine kabyle et blonde, qui a des problèmes pour trouver des petits copains parce qu'elle n'est pas étiquetée comme appartenant à la bonne communauté.

Une deuxième difficulté a été que j'ai été perçue comme une bourgeoise, « blanche », qui venait de Paris. Cette donnée était présente tout au long des entretiens. C'est toutefois inévitable, les relations sont construites sur une histoire, sur des passifs dont le racisme fait partie. Parce que j'étais une représentante des « dominants », les jeunes avaient tendance à être dans la provocation ou, au contraire, dans l'inhibition quand on abordait ce sujet-là.

Tout ce que je peux en dire est donc à prendre avec réserve car je n'ai moi-même pu saisir cette question de manière très satisfaisante.

Il semble tout de même se dégager une échelle de valeurs implicites liée à la « pureté sexuelle » : la Beurette est tout en haut puis, en fonction des locuteurs, il y a la Blanche ou la Black qui sont en bas. Dans l'attribution de ces critères, il y a toujours l'idée de l'homme qui contrôle la femme : dans les représentations communes, les Blanches sont vouées à elles-mêmes, les Blacks ça dépend, les Beurettes suivent la règle.

Soria, 16 ans, est une jeune fille d'origine arabe qui a du mal à avoir des relations amoureuses avec les garçons, elle s'estime en surpoids et est complexée. Elle me dit qu'elle souhaiterait

une relation avec un garçon qui la domine parce que cela voudrait dire qu'elle est désirable, qu'elle a une valeur sexuelle, donc une valeur sentimentale.

Elle a eu un copain pendant plusieurs mois et me raconte une scène qui s'est passée entre eux : *« Imad, je suis restée avec lui neuf mois. C'est un mec qui m'a jamais touchée, il a jamais posé les mains sur moi. Une fois, j'étais dans la voiture avec lui, on était dans le feu de l'action, on s'embrassait... (là, elle se reprend). En fait, toucher dans le sens toucher, même là (elle me montre ses épaules), même là (elle me montre sa poitrine), jamais. Quand il m'embrassait, il m'attrapait par la tête, je sais pas, c'était un manque de respect pour lui. Une fois, j'étais dans le feu de l'action, il m'a prise par là (elle montre sa tête), c'était dégueulasse, enfin... Je veux dire... Il y aurait plus de tendresse avec les mains, ç'aurait été mieux. Je me suis arrêtée de l'embrasser et je lui ai dit : "Écoute, Imad, pose les mains sur moi !" Et là, il m'a mis un de ces revers... J'oublierai jamais le revers qu'il m'a mis. J'ai dit : "Mais qu'est-ce que j'ai fait ?" Il me dit : "Mais ça va pas ? T'es malade ? Tu crois que t'es ma pute ou quoi ! Tu crois que t'es ma Martine ou ma Jacqueline ?" »*

Plus tard dans l'entretien, une de ses copines se joint à nous et elles discutent d'une fille qui s'appelle Ouaida : *« Elle, c'est une Arabe mais c'est une pute. »* Elle s'adresse à moi et me dit : *« J'ai jamais dit qu'il y avait que des mauvais chez vous ! Parce qu'il y a des bons chez vous. Regarde, toi t'es mariée (j'ai porté une alliance pendant tout ce travail de terrain), t'es bien mais, elle, c'est vraiment une pute. »*

Selon l'échelle des valeurs implicites liées à la « pureté sexuelle », Ouaida trahit sa communauté et c'est pire que tout. Cela doit être très difficile pour elle à qui l'on a assigné le rôle de « fille bien », particulièrement par rapport à la fille « blanche » que je suis.

Il apparaît cependant que le risque de mauvaise réputation des filles soit bien moins lié à l'appartenance communautaire (c'est un peu comme les bottes pointues...) qu'à la relation aux grands frères, largement partagée toutes communautés confondues. Dans la communauté des Blancs, qui en est bien une, contrairement à ce qu'on laisse souvent entendre, il y a aussi des grands frères. C'est donc vraiment une logique sociale du quartier qui est en jeu, et qui vient de loin.



EN CONCLUSION

Tout ce que j'ai dit là n'est qu'une partie de mon étude et pourra peut-être sembler un peu caricatural, mais c'est ce que je pouvais dire dans le temps qui m'était imparti. Je vais cependant tenter d'enrichir ce propos en répondant aux questions que l'on me pose souvent et en les croisant avec l'enquête que je mène actuellement en Pays de la Loire sur les classes populaires en zones rurales.

Sur la crainte d'une régression des luttes féministes

Dans les cités, d'une façon générale, le féminisme, comme à peu près toutes les luttes politiques, est considéré comme quelque chose de « ringard » par la génération des 15-20 ans. Les filles peuvent d'autant moins s'en saisir que cette valeur est aujourd'hui globalement stigmatisée. Comme leurs congénères ailleurs, elles tiennent plus un discours individualiste de débrouillardise qu'un discours collectif de lutte politique, c'est un phénomène générationnel plus large. J'entends peu de discours féministes chez les filles des zones rurales avec lesquelles je travaille en ce moment.

Sur le rapport à la contraception

Mon enquête n'était pas orientée sur la prévention parce que je ne voulais pas être associée à ce discours mais susciter une parole plus large. Le message sur le sida revient dans les entretiens et a l'air d'avoir été entendu, la peur du sida est présente.

Le désir de maternité est très fort, chez ces jeunes filles-là, mais pas seulement. On a mesuré quantitativement que les jeunes filles appartenant aux classes populaires ont plutôt plus envie, plus tôt, d'être mères. C'est aussi, mais cela n'explique pas tout, parce qu'elles n'ont pas de perspectives sociales extraordinaires, ont un destin scolaire qui ne se présente pas toujours très bien, qu'elles sont dans une perspective où être mère a une valeur.

On vaut quelque chose quand on est mère, c'est, entre autres, un statut valorisé dans leur entourage proche. Accéder au statut de la maternité, c'est, pour elles, accéder à un statut social qu'elles ne pourront pas avoir par ailleurs, mais elles n'ignorent pas pour autant que cela ne sera pas facile – être enceinte à 16 ans, ce n'est pas facile. Le fait d'utiliser ou pas la contraception est une question qui est traversée par cette ambivalence-là. Il y a aussi du désir conjugal, l'image du couple et de la « jolie histoire ».

S'y ajoute le risque de se laisser « déborder » parce que l'entrée dans la sexualité est tellement dramatisée, particulièrement pour les filles, que tout devient plus compliqué. Puis la domination masculine se rejoue à ce moment-là : si le garçon refuse les moyens contraceptifs, peu de filles résistent.

Sur la précocité de la sexualité

L'entrée dans l'âge de la sexualité génitale n'a pas beaucoup changé depuis trente ans, à deux

ou à trois mois près. Globalement, c'est 17 ans et 6 mois pour les filles, 17 ans et 3 mois pour les garçons. On note cependant qu'elle est plus précoce pour les jeunes en cycle scolaire court, professionnel, avec une exception pour les jeunes déclarant une appartenance religieuse, quelle qu'elle soit, où elle intervient plus tardivement.

En revanche, la période de flirt⁸, elle, démarre plus précocement et dure plus longtemps. Ce qui a changé, mais pas sur les trente dernières années, c'est l'ordre usuel des pratiques : le baiser profond, au début du xx^e siècle, se fait après la pénétration vaginale, il est perçu plus intime de s'embrasser que de se pénétrer. Puis il y a des pays où la sodomie vient avant la pénétration vaginale. Rien n'est figé, tout cela est très social et culturel.

Certes, ce n'est pas parce que l'on en parle beaucoup que l'entrée dans la sexualité se développe. En revanche, je constate que les jeunes ont un discours sur la sexualité qu'ils auraient eu plus difficilement il y a une trentaine d'années. Certains sociologues qui parlent de désenclavement culturel disent que la tertiarisation de l'emploi a permis de mettre en contact des milieux sociaux étrangers les uns aux autres, ce qui a contribué à un désenclavement du langage, de l'expression. Je reprendrai cette idée concernant les jeunes parce que je trouve qu'il y a un très fort désenclavement culturel, même si les pratiques culturelles sont très différentes d'un milieu social à l'autre. Il n'empêche que tous les jeunes regardent M6, etc., et

⁸ Le flirt est une notion assez récente (environ cent cinquante ans), liée à la notion de « jeunesse » qui n'existait pas comme on l'entend aujourd'hui à des époques antérieures.

sont exposés à des objets culturels qui sont communs à tous.

Le discours sur la sexualité en fait partie. Même s'il est codé socialement, il y a quand même une exposition à ce discours-là. Je ne sais pas quels en sont les effets positifs. Je ne sais pas si cela aide ou pas. J'ai plutôt tendance à penser que c'est plutôt mieux d'arriver à en parler plus facilement. Il y a à la fois une dramatisation collective sur la sexualité – cela vaut pour tout le monde – mais, à un niveau individuel, il y a une « relative » dédramatisation. En tout cas, il y a la possibilité d'en parler et le fait que, dans l'entre soi générationnel, je pense, les jeunes en parlent plus.

Nous avons vu que le groupe des pairs encadre la sexualité, condamne, distribue les bons et les mauvais points, mais il peut aussi jouer quelquefois un rôle de protecteur par rapport aux risques.

Sur le rapport à la pornographie

Ce thème a été très compliqué à aborder. Le fait d'être une femme a facilité mes échanges avec les filles mais aussi avec les garçons sur de nombreux sujets, en revanche, pour la pornographie, cela a plutôt constitué un handicap. J'avais très souvent des réponses pudiques, c'est une pratique qui est valorisée dans le groupe de pairs, liée à la virilité, etc., mais de là à en parler à une trentenaire...

L'imaginaire des garçons est travaillé par ça. Pourtant, alors qu'on a l'impression que les grands adolescents sont des espèces d'éponges, qu'ils prennent tout sans aucune distance, ce n'est pas totalement vrai,

quand ils en parlent, dans l'ensemble ils savent bien que c'est de la fiction. Ils peuvent aussi être dans la recherche de techniques, de savoir-faire et de discours sur la sexualité.

Les filles, elles y pensent aussi un petit peu, ont une lecture très féminine des scénarios pornographiques (qui surprendrait les scénaristes eux-mêmes...), c'est-à-dire très sentimentale. On voit là que le rapport à la pornographie n'est pas vierge de représentations. Bien sûr, quand on a des représentations très ancrées « sexualité masculine obligatoire », « sexualité féminine coupable », la pornographie les valide complètement et peut concourir à les renforcer. Mais c'est un discours que j'ai eu dans l'ensemble du mal à appréhender.

Sur la particularité des jeunes des cités

J'ai commencé mon enquête par les cités, enquête qui prendra tout son sens quand je l'aurai élargie. Je ne peux pas tenir un discours pertinent sur la particularité et dire ce qui est propre aux cités tant que je n'aurai pas vu comment cela fonctionne « ailleurs ».

Je travaille en ce moment sur les classes populaires en zones rurales, avec des garçons et des filles, « blancs » pour l'essentiel, où la question de l'immigration ne se pose pas, où la question de la domination masculine se pose un peu différemment. Il y a des similitudes, notamment cette idée du village, de la réputation, les représentations de la sexualité féminine. Ce qui varie, au stade de mon enquête, c'est l'injonction à la féminité qui est moins forte, les filles s'autorisent un plus grand dis-

cours sur la sexualité, même si ce qu'il est bon de faire ou de ne pas faire est bien présent.

Ce qui m'apparaît quand même, c'est qu'une part de la domination masculine des jeunes garçons des cités se fait dans l'espace public – qu'ils occupent pour des raisons que l'on connaît bien de suroccupation des appartements, du faible nombre de lieux collectifs à leur disposition et parce que l'espace public est plutôt un lieu masculin – à l'inverse des classes moyennes et supérieures où cette domination s'exerce plutôt dans la sphère privée ou professionnelle, mais pas dans la rue.

Cela vaut pour Paris où, quand on est une femme « jeune » et qu'on se fait « emmerder » par des hommes dans la rue, c'est le plus souvent par des jeunes de classes populaires. Mais, dans la sphère professionnelle, au CNRS par exemple, la domination masculine, on la retrouve bien et elle n'est pas le fait des jeunes de ces classes-là...

Cette domination masculine qui s'exprime dans la rue et dans le corps – qui n'est pas propre aux jeunes des cités mais se retrouve dans l'ensemble des classes populaires – est doublement stigmatisée car liée à l'évolution du travail salarié en Occident, sa tertiarisation; le corps est devenu une donnée dévalorisée de la virilité, ce n'est plus dans ce champ que se construit l'essentiel de la virilité aujourd'hui. Les hommes des classes populaires en prennent deux fois pour leur grade parce que leur travail est dans le corps, qu'ils appartiennent au monde ouvrier ou paysan, et que leur virilité se construit dans le corps.

Parce qu'elle est doublement stigmatisée, la domination masculine des classes populaires n'en paraît que plus forte, ce qui n'est pas sûr, elle passe également par le corps dans les classes moyennes et supérieures, mais pas en public, justement parce qu'il y a une dévalorisation du corps dans l'expression de la virilité.

Je ne peux donner pour l'instant qu'une réponse incomplète sur ce sujet en disant que l'extrême visibilité de l'exercice de la domination masculine est devenue pour les classes moyennes, supérieures, «blanches», quelque chose de plus difficile à afficher. Pourtant, même si les modes de domination masculine varient beaucoup socialement, selon diverses enquêtes parues sur les violences conjugales, nous savons que cette domination ne s'amenuise pas tant que cela. Elle obéit, en revanche, à des codes sociaux, certains plus stigmatisés que d'autres.

Sur les attentes exprimées par les jeunes filles et les jeunes garçons

Entre petits villages ruraux et cités d'habitat social, il y a un point de convergence... c'est l'ennui, l'abandon. Sébastien Roché, un sociologue qui a analysé le blog de Fadela Amara au moment du plan Espoir Banlieues, a décrypté des propos similaires entre jeunes de cités et jeunes de zones rurales, ces derniers s'étant invités spontanément sur ce blog pour y faire partager des maux sociaux que l'on attribue habituellement aux seuls jeunes des cités.

Dans les zones rurales, je retrouve ce même rapport au temps, à l'ennui, que j'ai connu dans les cités où l'on rencontre

cette espèce de «ventre mou», l'été, entre 14 heures et 18 heures, un temps arrêté.

Les associations sont essentiellement à destination des garçons, très axées sur le sport, comme s'il fallait les canaliser, les fatiguer un peu aussi pour qu'ils se tiennent tranquilles... C'est une façon d'acheter la paix. Moi, je serais plutôt pour l'indifférenciation des sexes mais, comme on n'est pas vraiment socialisé dans l'indifférenciation des sexes, les filles ont moins envie de jouer au foot que les garçons et les garçons encore moins envie de faire du macramé...

Il y a aussi les maisons de quartier, presque exclusivement fréquentées par les garçons et quelques filles «bonhommes» car très stigmatisées en termes de «pureté sexuelle». Ce ne sont pas des endroits pour les filles. Là, je crois qu'il y a beaucoup à faire quant à la mixité.

Mais pourquoi vouloir toujours obstinément «occuper» un adolescent! Fille ou garçon, qu'est-ce que ça fait un(e) adolescent(e)? Ça discute, c'est ça qu'il, ou elle, aime faire! J'ai connu une maison de quartier où le directeur avait créé un espace avec des banquettes, la porte était à moitié fermée – il avait quand même des responsabilités... –, mais tout n'était pas visible. Filles et garçons pouvaient y avoir un échange sans un regard adulte trop prégnant, et sans activité. Dès qu'il y a une table de ping-pong, les garçons sont mobilisés et il n'y a plus d'échange possible... Des initiatives comme celle-là pourraient répondre aux besoins qu'expriment les jeunes. Mais il faudrait «déségréguer» l'espace public, qui est un espace masculin, un espace de perdition

pour les filles. Tant qu'il en sera ainsi, l'accès à un espace extérieur leur sera nécessairement compliqué.

Les jeunes filles des zones rurales sont totalement isolées, c'est une des caractéristiques de ce monde-là. On n'en parle pas parce que, de toute façon, ces gens n'existent plus, chacun le sait, c'est un monde qui est mort... Alors la domination masculine n'y est pas dénoncée, on n'en parle pas même si elle existe bel et bien. Les femmes et les filles qui la subissent sont extrêmement isolées, il n'y a pas ou très peu d'associations, personne ne s'intéresse à elles parce que ce phénomène n'apparaît pas comme une question sociale ou politique. Cela fait un drôle d'effet, quand on va dans ces petits villages, pourtant si nombreux en France, de voir que rien n'existe à ce point...

La question du viol

La question du viol, si elle n'était pas centrale dans mes recherches, faisait quand même partie de mon enquête parce que travailler sur les relations entre les sexes et sur la sexualité conduit nécessairement à aborder le viol. Il fait partie d'une part de l'ordinaire de la sexualité des femmes (et des hommes), évidemment pas nécessairement dans la pratique (même s'il touche beaucoup de gens) mais au moins dans l'imaginaire de la sexualité.

J'ai posé la question des «tournantes» (en ces termes, je ne voulais pas imposer de définition mais recueillir celle(s) qu'en donnaient les jeunes), à la fin des entretiens, quand elle n'était pas apparue avant. Parce que j'étais de toute façon attendue



sur cette question (blanche, etc.) et parce que ça m'intéressait. Je déconnectais cette question du reste de l'entretien, autant que possible.

En fait, c'est intéressant de comprendre comment fonctionne l'attribution de réputations à certaines filles et la réalité des « tournantes » ; on retrouve là cette idée que telle fille n'est pas étiquetée parce qu'elle a « fait » quelque chose (par exemple « participer à une tournante », je dis cela exprès sous cette forme parce que c'est presque toujours sous la forme active qu'a été présenté le fait qu'une fille se retrouve dans une « tournante », alors que la sexualité féminine doit être « passive » : cette formulation n'est donc pas anodine bien sûr), mais qu'elle a de plus fortes probabilités d'être victime de viol (collectif) parce qu'elle est étiquetée.

La question de son consentement n'est même pas une question : c'est toujours « la pute du quartier » (on m'a dit qu'il y en

avait toujours une...) qui « se fait tourner », selon une espèce d'adage retrouvé dans les entretiens : si elle a une réputation de « pute », c'est qu'elle a couché, et « une fille qui a voulu, elle en veut ». En réalité, la logique est qu'une fille qui a une réputation de « pute » est une fille qui n'est appropriée par personne (aucun grand frère, aucun mari) et donc qu'elle appartient à tout le monde... ■

PROFESSION BANLIEUE

CENTRE DE RESSOURCES

15, rue Catulienne
93200 Saint-Denis
Tél. : 01 48 09 26 36
Fax : 01 48 20 73 88
profession.banlieue@wanadoo.fr
www.professionbanlieue.org

AVEC LE SOUTIEN DE

- La Préfecture de l'Île-de-France
- L'Acisé
- La DDASS de la Seine-Saint-Denis
- La Direction de l'accueil, de l'intégration et de la citoyenneté
- Le Conseil général de la Seine-Saint-Denis
- Le Conseil régional de l'Île-de-France
- Les villes de la Seine-Saint-Denis
- La Caisse des dépôts
- Le Fonds social européen

